

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 1

Artikel: On crano sorda
Autor: Jean-Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209259>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le chaudronnier regardait le dégât d'un œil mélancolique. Comme quoi un autre malheur aurait pu arriver sans cet avertissement donné par hasard.

Me trouvant à Lausanne, bien des années plus tard, avec quelques amis, chez M. L. Monnet, qui nous avait aimablement invités, nous contions force anecdotes. L'un d'eux me dit : « Raconte-voilà celle de l'oncle Louis avec l'incendie ! » Je m'exécutai de mon mieux et cela eut pour résultat qu'à toutes nos rencontres, l'auteur de *Favez et Grognuz* me rappelait : « s'on... n'a... vai... pas... é... tâ, etc. » Le singulier propos était tombé dans un bon terrain.

Une fois, je descendais la rue Pépinet en compagnie de deux vieillards. Lorsque nous fûmes devant le magasin Monnet, son propriétaire vint me serrer la main, tout en me disant : « s'on... n'a... vai... » « Taisez-vous ; le voilà ! », lui dis-je, en lui désignant l'un des deux vieillards qui, heureusement, avaient pris les devants. C'était mon oncle Louis en personne. Dès lors, je n'eus plus l'occasion de rencontrer M. Monnet ; la mort, l'inexorable faucheur, a passé entre nous deux.

S. G.

Aveux. — La lune de miel est finie. La lune rousse n'a pas encore commencé. Monsieur et Madame n'en sont qu'au chapitre des vérités que l'on « ne s'envoie pas dire » dans les moments d'humeur.

— Que ferais-tu, demande Madame à Monsieur, si tu devenais veuf ?

— Exactement, ma chère amie, ce que tu ferais-toi-même si tu devenais veuve.

— C'est trop fort ! Tu m'avais toujours dit que tu ne te remarierais pas.

La barbe et les cheveux. — Un jeune homme de seize ans pénètre dans la boutique d'un coiffeur.

Avec un sourire engageant, ce dernier demande au nouveau venu :

— C'est pour la barbe ?

Souriant à son tour, le blanc-bec répond :

— La barbe ? Vous me flattez... C'est pour les cheveux.

Vingt ans plus tard, le même client entre chez le même coiffeur.

Avec le même sourire, celui-ci demande :

— C'est pour les cheveux ?

Alors, découvrant son crâne chauve, l'ancien jeune homme de dire :

— Les cheveux ? Vous me flattez... C'est pour la barbe.

LE 'DOIGT

A Dominique Bonnacq.

Le rôle du doigt, dans la vie,
Est plus important qu'on ne croit;
Et s'élève, malgré l'envie,
A mesure que l'homme croît.
A quelques mois, le bébé rose
Fourre son doigt en plein dedans
Sa bouche fraîche à peine éclose,
A la recherche de ses dents.

A quelques ans — une dizaine,
Mettons, si vous le voulez bien, —
On dirait que le nez nous gêne :
Cet âge ne respecte rien ;
Aussi, sans cesse et sans relâche,
Tout enfant, fût-il des mieux nés,
Au nez du papa qui se fâche,
Enfonce son doigt... dans son nez.

Quand on grandit : une autre gamme,
On ne sait trop ce que l'on fait ;
On reste garçon, l'on prend femme,
On n'en est pas plus satisfait...
— Toujours plus haut, dit le poète ;
Enfin de compte, sans orgueil,
On s'aperçoit, malin ou bête,
Que l'on s'est mis le doigt... dans l'œil.

HENRI SECOND.

MARIAGE A L'ANGLAISE

Histoire pour les dames.

La chose se passait en Angleterre. M. Howe jouissait de 10,000 livres de rente. La fantaisie lui prit de se marier. Il épousa une jeune fille fort jolie.

Le jour des noces, après avoir soutenu à déjeuner que toutes les femmes sont infidèles et qu'on ne pouvait compter sur leur affection, il se leva de table et dit à sa jeune épouse qu'il était obligé d'aller à la Tour où des affaires urgentes l'appelaient.

Vers le soir, Mme Howe reçoit un billet dans lequel son mari lui annonce que des circonstances imprévues l'obligent à partir pour la Hollande.

Très déconfite, Mme Howe espérait toutefois que cette absence de son mari le jour même de leur mariage ne serait pas de longue durée.

De jour en jour, elle attendit, plus inquiète, des nouvelles de l'absent. Quinze ans s'écoulèrent sans qu'elle entendit parler de son mari.

Celui-ci s'était choisi un petit logement au bout de la rue qu'habitait sa femme. Il changea de nom et comme il n'habitait Londres que depuis quelques semaines, personne ne le reconnaît.

A trois portes de la maison de sa femme était un petit café que fréquentait M. Howe. Trois ans après son évaporation, il apprit par un journal que sa femme venait de s'adresser aux autorités, leur demandant de nommer des arbitres pour régler les affaires de son mari, qu'elle croyait mort. Il suivit avec beaucoup d'attention les détails et les progrès de l'affaire qui se termina au gré de la « veuve ».

Dix ans s'écoulèrent. Mme Howe changea de logement et alla habiter de l'autre côté de la rue dans la maison d'un M. Salt, que le mari avait rencontré dans le petit café.

M. Howe se lia plus intimement avec M. Salt et finit par aller habiter aussi la maison de celui-ci. Même sa chambre était contiguë à celle de sa femme.

M. Salt, qui croyait son nouvel ami garçon, lui conseillait vivement d'épouser sa locataire, celle qu'il croyait être Mme veuve Howe.

Enfin, l'anniversaire du jour où M. Howe avait pris la clef des champs, et dix-sept ans s'étant écoulés, sa femme, qui était à table avec sa sœur, reçut un billet sans signature, dont l'auteur la suppliait de se trouver le lendemain matin, à 10 heures, au parc St-Janon, près de la volière.

— Aillons, dit Mme Howe, en passant le billet à sa sœur, toute vieille que je suis, j'ai encore des adorateurs.

La sœur, examinant avec attention le billet, s'écria : « Mais c'est l'écriture de M. Howe ! »

Mistress Howe, qui avait sincèrement aimé son singulier mari et lui était restée fidèle, s'évanouit.

Revenue à elle, il fut convenu que sa sœur et son beau-frère l'accompagneraient au rendez-vous.

Ils s'y trouvaient tous trois depuis cinq minutes, quand M. Howe, d'un air dégagé, s'approcha de sa femme et lui parlant comme s'il l'eût quittée de la veille, l'embrassa, lui donna le bras et rentra chez lui.

Dix-sept ans, avons-nous dit, s'étaient écoulés depuis le jour des noces.

L'histoire ajoute que les époux Howe vécurent heureux et qu'ils eurent plusieurs enfants.

La preuve était faite, et comment, de la probité de la femme.

Riposte. — Monsieur et Madame ont une explication.

Monsieur a contrarié sa susceptible moitié, qui, pour se venger, exagère volontairement et se prétend démesurément malheureuse.

Elle pousse un profond soupir.

— Heureusement, une somnambule m'a prédict que mon second mari serait tout à fait charmant.

— A quoi Monsieur réplique du tac au tac.

— Tiens, tu ne m'avais jamais dit que tu avais déjà été mariée.

Adi lei zeinfans à l'écola.

Dein onn' écola einfantine, on atteind la veisa dao menistre. La maîtresse, po fèr valliai ses élèves, pliaié lei trei plie saveints les proumi, ein lau deseint :

— Té, Diustave, té dari : ie craiou ein Dieu. Té Aldofe, té dari : ie craiou ein Jésu-Criste ; et té, Audiuste, té dari : ie craiou ao Saint Esprit. Vos ai bein comprâ ?

Lou menistre arrevé faire son inspeckhon et interrodez lei zeinfants et demandé ao second :

— Crei tou ao bon Dieu, mon enfant ?

— Na, monsu lou menistre.

La maîtresse l'éta toté motsette.

Lou menistre redemandé ancor' on iadzo, sè peinseint qu'le eïnfant n'avai pas bein comprai :

— Crei tou uo bon Dieu ?

— Na, monsu lao menistre, n'est pas mè que crêiou ao bon Dieu, l'est Diustave !

MÉRINE.

L'arithmétique à Bonzon.

Voici une autre explication de la locution *tray et dou fan yon*, l'est l'aritméthike à Bonzon. Elle est donnée par M. le Dr P. Narbel, de Lausanne, dans le dernier numéro du *Folk-Lore suisse* :

« Je lis dans le N° 10/11, pages 91 et 92, une demande sur l'origine de la locution : *L'a fè dè l'aritméthike à Bonzon, ke tray è dou fan yon*. Le Bonzon ne serait-il pas le mot patois : *botzon*, qui veut dire à rebours, à l'envers ? On dit couramment : se coucher à *botzon*, pour se coucher sur le ventre. Faire de l'arithmétique à *botzon* serait compris de tous nos paysans comme faire de l'arithmétique à l'envers, ce qu'explique très bien le reste de la phrase. »

ON CRANO SORDA

M'ein vé vo z'ein raconta iena qu'est dza vilhie kâ ie sè passavè d'aô tein dai zavant réhiuvé, dè la tserde in doze tein et dè la crâija bliantse.

Dou coô dè pè Velâ Delè qu'avant passâ l'écola militaire inseimblie dévessant sè trovâ à Payerno po iena dè stâo rehiuvé.

Noutré dou gaillâ, que ion s'appelâvâ Pierro et l'autre Samuïet, partant dant dè boun'haôra, kâ laô failiaf bin duvè zhaôra po arrevâ et po dou sordâ qu'avoint adi bin fè laô serviço, ne se tsaillessant pâ d'arrevâ ein retâ.

Dein sti tein, n'irè pâ coumein ora, et lè militero, on iadzo que l'avont passâ l'inspecchon daô founimeint, poivont allâ io que sâ sein que lo majo laô tracè aprî po lè feré reduiré.

Don quand lè dou l'ont zu fini avoué lè commisso, lo majo, lo bureau et tot lo resto, sont zu bâfré on verro ein medzeint onna saôcresse que Samuïet lavâf apporta dein son sa a pan.

— Accuta vâ, Pierro, que dit Samuïet; tandu que su pè chaôtrè, mein vè allâ trovâ la Julie à Fréderi qu'est à maîtré d'aô coté d'Aveintso ; te vaô prâo mè portâ mon fusi tanquè tsî no ; po lo sa, lo laisserè ice et lo répreindrè ein passeint.

— A ton serviço ! Samuïet, te paô fîtré sein cousin, ne lo vu pâ païdré.

Aprî avai sifâ enco quauquie verro, ie traçant tsacon dè laô coté, Pierro po reintrâ à l'hotô et Samuïet po allâ traovâ la Julie.

D'apremî, tot alla bin po noutron Pierro, sè dou fusi ne laî gravavont pâ traô, mâ po arrevâ plie vito à l'hotô, ie volhie preindrè on seindâ

que passavè vè onna maison soletta, et vouaite-que on gros tsein que laf tracè aprè ein faseint état de le trevoigni pè lo bas dè sè tsaussè, et lo pi dè l'afférè, ne laf avai nion po lo récrià.

Noutron Pierro que n'irè pà à nocé per ique, altavè adi ein sè faseint tot petit, tantia la fin, lo tsin qu'ein avai praô, la laissi.

Adon Pierro sè revirè ein laf faseint lo poient et laf criè :

— Ah! poeson, se n'avè pà zu mè dou fusi, n'aré pà zu tant poire dè tè! JEAN-LOUIS.

BOB DE ST-IMIER

— Connaissez-vous « Bob de St-Imier ? »

— Non.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Absolument.

— Mais vous connaissez Pierre Alin !

— Si nous le connaissons !

— Eh bien « Bob de St-Imier », c'est Pierre Alin en herbe, Pierre Alin « gosse », si vous aimez mieux. Et quel gosse ! Oh ! tenez, si je vous en disais tout le bien que j'en pense, vous me répliqueriez que j'ai sans doute des raisons pour cela. Si j'en ai ! Mais c'est un de mes meilleurs amis. Oh ! n'allez pas croire que c'est parce qu'il est aujourd'hui un chansonnier, un poète dont la vogue va croissant que nous sommes amis. Ce serait triste. Nous nous connaissons déjà bien avant cela; et c'est justement l'ami, l'homme, tout simplement, qui me fait aimer le chansonnier et le poète. Et ce n'est pas si banal que vous avez l'air de le croire. Combien en est-il, parmi les auteurs, qu'il vaut mieux ne connaître que par leurs œuvres.

Or donc « Bob de St-Imier » est le titre d'une plaquette de 28 pages, publiée chez *Constant Tarin*, libraire, et dans laquelle Pierre Alin a noté avec une verve endiablée, une sincérité séduisante, ses souvenirs et ses impressions d'enfant. L'homme est tout dans l'enfant, dit-on. Hum ! ce n'est pas toujours vrai; la vie et ses réalités gâtent souvent bien les choses. Chez Bob, la vie et ses soucis — car personne ne se peut vanter d'échapper à ces derniers — n'a rien gâté du tout, au contraire.

Ecoutez ce que disait de lui, tout récemment, dans la *Gazette Franco-Suisse*, un autre de ses amis, M. Francis Varedes :

« Pierre Alin, curieuse figure. Un profil nettement coupé de Basque ou d'Ibère... Du reste Jurassien d'origine et à Paris depuis ses toutes premières années. Poète, musicien, interprète exceptionnel, Pierre Alin réunit le rare et triple privilège. Fervent défenseur de la chanson, il n'estime point indigne d'un poète que d'élever la voix pour elle; il est heureux lorsqu'il sent qu'un peu de sa pensée a passé dans ceux qui l'écoutent, sans le secours d'aucun artifice théâtral.

» A cultivé la musique et sa voix tour à tour en France, en Allemagne et en Italie. Parmi le grand nombre de ses mélodies, ses dernières « Chansons d'enfants » sont peut-être parmi les plus simples et les plus pures qu'on ait publiées, depuis longtemps.

» ... Pierre Alin a publié, en dehors de nombreux articles de journaux et de revues, une plaquette de « Croquis campagnards », deux volumes de vers : « Le long des Heures » et « Au rythme de la vie ».

» ... Un peu à l'écart, dédaigneux de compromissions et de spéculations, Pierre Alin continue son œuvre de pensée et d'harmonie, une œuvre bien à lui, débarrassée des influences et qui assure de plus en plus sa jeune personnalité...»

Mais, revenons à Bob et, pour vous donner envie de lire toute son histoire, goûtez donc ce chapitre; c'est le deuxième. — J. M.

« La maison était claire et gaie, tenant le milieu entre la villa et le chalet.

» On l'appelait : « La Mésange ».

» Son nom lui allait bien.

» Sise tout au bout du village, en plein Jura, elle connaissait la chanson des nids, le respect des indigènes, l'odeur saine et résineuse de la forêt proche, la fumée des « torrailles » où l'on cuit des pommes de terre sous la cendre, le carillon des troupeaux qui passent, et la quiétude heureuse de deux bons vieux qui achèvent de vieillir, doucement, l'un près de l'autre.

» Mes grands-parents.

» Chaque été, alors que mon père se devait encore aux affaires, ma mère quittait Paris et venait passer chez ses parents les mois les plus chauds de l'année. Et sur les cinq enfants que nous fûmes, trois au moins — et moi l'un d'eux — virent le jour à « La Mésange ».

» Je ne connus pas longtemps la douceur tiède et capotonnée du sein. La bonne volonté de ma mère dut vite renoncer, devant la robustesse immédiate de mon appetit.

» Mais je fus un fervent du biberon.

» Je l'épuisai sans broncher.

» Mes mains se plaquaient à la fiole en une prise de possession calme mais résolue; lentement, comme une petite marée qui descend, l'ellipse blanche et mousseuse s'allongeait dans le biberon penché.

» Ma vie de petite chose inconsciente et insinuante fut celle de tous les enfants qui naissent — normalement constitués — dans un milieu confortable.

» On est un petit être inhabile et gras dont la peau — piquée ça et là de fossettes et cerclée de bracelets — sent le laitage.

» Quelquefois, la faim vous fait grimacer : on a alors un petit masque japonais, qui fait des plis, partout, comme s'il y avait trop de peau.

» Mais on est capable aussi de garder une étonnante sérénité en s'oubliant sur les genoux de ceux qui vous racontent des histoires.

» Ces histoires, on les subit. On ne les écoute pas; on les entend peut-être, mais c'est sans faire exprès.

» Elles sont en une langue mystérieuse et bizarre; seuls, ceux qui ne savent encore rien, la comprennent.

» Mais ils ne peuvent pas y répondre, et les grandes personnes en abusent un peu.

» Les deux petits poings fermés sont comme deux coquillages blancs et roses : on a envie d'y mettre l'oreille... pour écouter.

» Mais au bout de chaque coquillage, les doigts remuent, l'un après l'autre, inlassablement, comme cinq cornes d'escargot.

» On est plus drôle que joli, avec des yeux qui troublent un peu, à force qu'ils semblent pleins de mystérieuse sagesse; un nez qui dépasse à peine, et une bouche si menue, si ronde, si peu faite encore pour mordre, qu'elle est comme un petit bouton de rose qui viendrait d'éclater.

» La tête repose sur la bavette, comme une poire de qualité sur une petite rondelle de pain.

» Et il ne faut pas toucher, là... sur le haut; parce que c'est fragile et délicat... cela bouge et respire... à cause de cet autre petit cœur que les nouveau-nés portent sous le crâne...

» Un duvet d'oiseau, une vague plumule s'efforce tout autour.

» Aux tempes, il n'y a rien, qu'une veine bleue qui coule, de chaque côté, comme un petit fleuve de géographie...»

A dix centimes pièce.

— Alo, Jeannette, qu'as-tu là dans cette petite boîte ?

— Fais attention ; touche pas ! C'est...

— C'est quoi ?

— Dévine ! Ça pique !

— Alo, c'est une langue de batouille.

— Oh ! tu sais, langue pour langue, celles

des hommes ne valent pas plus. Eh bien c'est... des puces.

— Des puces ?...

— Mais oui ! As-tu pas lu dans la *Feuille* qu'y avait un cirque de puces sur la Riponne, pour le Nouvel-An et qui z'en achète à 10 centimes pièce.

— Des vivantes ?

— Le bon sens ! Puisque c'est pour un cirque. Mais c'est des charrettes de bêtes. C'est le diable pour les attraper vivantes. Elles vous passent entre les doigts pis que des grouillettes.

— Est-ce de la grosse espèce ?

— Oh ! bien voilà... y en a d'une et d'autres.

— Montre-voi...

— C'est bon ! n'ouvre pas ; te dio que là san plie vivé que dai z'eintudzo.

— Pour combien en as-tu ?

— Oh ! tout vite pour une pièce.

— Pour cinq francs !... Alo, où daô diabllio lai z'as-tu trovâes ?

— Ma fai, on pu pertot. Y e éta racauda tsî tot là vesins.

— Porqui ne m'a-tou rein demanda ?

— Te compreinds, mon pouro David que tè de la famillè ; ne volliâi pas te dépillyi ; a tsaccon son bin.

Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 5 janvier, en matinée et en soirée, deux représentations de *L'Aiglon*, drame en 6 actes, en vers, d'Ed. Rostand.

Mardi 7 janvier, *L'Aiglon*.

Jeudi 9 janvier, pour la première fois à Lausanne, *Le cœur dispose*, comédie en 3 actes, de F. de Croisset.

Vendredi 10 janvier, 4^{me} représentation populaire, *Roger-la-Honte*, drame en 5 actes et 7 tableaux, de Jules Mary et Georges Grisier.

* * *

KURSAAL

Spectacles variés.

Opérettes.

Dimanche, Matinée et Soirée.



LE DÉJEUNER

PAR EXCELLENCE

Drapes de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linge pour trousseaux. Adressez-vous à Walther Gygaz, fabricant à Bleienbach.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO